

## Le problème des minorités nationales

Notre époque est dominée par un passé d'essor révolutionnaire et par les sombres défaites que le prolétariat vient de subir dans le monde entier. La pensée marxiste qui gravite autour de ces deux axes parvient difficilement à rejeter les défroques inutiles, les formules périmées, à se débarrasser de « l'emprise des morts », pour progresser dans l'élaboration du matériel nouveau, nécessaire pour les batailles de demain. Le reflux révolutionnaire détermine plutôt une résorption de la pensée, un retour vers des images d'un passé « où l'on a vaincu » ; et ainsi le prolétariat, la classe de l'avenir, est transformé en classe sans espoir qui console sa faiblesse avec des déclamations, un mysticisme de formules creuses, pendant que l'étau de la répression capitaliste se resserre toujours plus.

Il faut proclamer, encore une fois, que l'essence du marxisme n'est pas l'adulation de chefs prolétariens ou de formules, mais une prospection vivante et en progression continue, aussi bien que la société capitaliste progresse toujours plus dans le sens de l'emprisonnement de la révolte des forces de production. Ne pas compléter l'apport doctrinal des phases antérieures de la lutte prolétarienne revient à impuissanter les ouvriers devant les armes neuves du capitalisme. Mais cet apport n'est certes pas donné par la somme des positions contingentes, des phrases isolées, de tous les écrits et discours de ceux dont le génie exprima le degré atteint par la conscience des masses dans une période historique déterminée, mais bien par la substance de leur œuvre qui fut fécondée par l'expérience douloureuse des ouvriers. Si dans chaque période historique le prolétariat gravit un échelon nouveau, si cette progression est consignée dans les écrits fondamentaux de nos maîtres, il n'en reste pas moins vrai que la somme des hypothèses, des schémas, des propabilités émises devant des problèmes encore embryonnaires, doivent être

passés par la critique la plus sévère par ceux qui voyant s'épanouir ces mêmes phénomènes peuvent bâtir des théories non sur le « probable » mais sur le ciment des expériences nouvelles. D'ailleurs, chaque période contient ses limites, sorte de domaine d'hypothèses qui pour être valables doivent encore être vérifiées par les événements. Mais même quand des phénomènes sociaux se déroulent sous nos yeux il arrive aux marxistes de vouloir emprunter à l'arsenal ancien des faits historiques des arguments pour leurs interventions.

Mais le marxisme n'est pas une bible, c'est une méthode dialectique ; sa force réside dans un dynamisme, dans sa tendance permanente vers une élévation des formulations acquises par le prolétariat marchant à la révolution. Quand la tourmente révolutionnaire balaye impitoyablement les réminiscences, qu'elle fait surgir de profonds contrastes entre les positions prolétariennes et le cours des événements, le marxiste n'adjure pas l'histoire d'adopter ses formules périmées, de rétrograder : il comprend que les positions de principe élaborées préalablement, doivent être poussées plus loin, que le passé doit être laissé aux morts. Et c'est Marx rejetant ses formules de 1848 sur le rôle progressif de la bourgeoisie, c'est Lénine foulant aux pieds, en Octobre 1917, ses hypothèses de septembre sur le cours pacifique de la révolution, sur l'expropriation avec rachat des banques ; tout deux pour aller bien au delà de ces positions : pour faire face aux véritables tâches de leur époque.

A moins de supposer des conditions idéales et abstraites pour l'œuvre d'élaboration idéologique, il faut admettre qu'inévitablement il y aura jusqu'à la révolution de profondes lacunes dans les positions du prolétariat en face des événements décisifs. L'emprise de la société capitaliste, les luttes intestines au sein de la classe qui font d'un seul groupement le porteur de son idéologie, limitent la perception doctrinale quand même il y au-

rait une expérience aussi lourde que celle que nous avons aujourd'hui derrière nous. Si l'on pouvait admettre un organisme unitaire et mondial mobilisant Etat prolétarien et prolétariat mondial sur un même plan, certainement le domaine des lacunes se retrécirait considérablement, sans toutefois disparaître, car pour cela il faudrait supprimer la réalité oppressante du capitalisme qui pèse sur nos cerveaux.

Nous pouvons percevoir les principes de la lutte prolétarienne, les élever selon le rythme des événements, mais pour épuiser le problème de leur élaboration parfaite, il faudrait aussi percevoir les caractères de leur application dans des situations qui se préparent seulement ; ce qui est évidemment impossible. C'est pourquoi nous disons : les principes sont les **armes de la révolution prolétarienne**, mais pour arriver à cette dernière, il faut que nos armes embrassent tous les phénomènes contradictoires que la société capitaliste dégage dans de pareilles périodes et c'est là un problème essentiel de tactique et de « pousser à fond » les principes.

Nous avons voulu, préalablement, poser ces considérations pour les motifs suivants : d'abord pour justifier la nécessité d'aller de l'avant dans une période où chacun veille avec un soin jaloux à se chercher une niche « historique » pleine de moisissures ; ensuite pour faire comprendre qu'il faut cesser une fois pour toute de jongler avec des hypothèses, des phrases, des affirmations démenties, de Marx et de Lénine. Pour ce qui nous concerne, nous n'aurons aucune crainte de démontrer que la formulation de Lénine, pour ce qui est du problème des minorités nationales, a été dépassée par les événements et que sa position appliquée dans l'après guerre s'est avérée en contradiction avec les éléments fondamentaux que son auteur lui avait donnés : aider à l'éclosion de la révolution mondiale.

D'un point de vue général, Lénine, pendant la guerre, eut parfaitement raison de mettre en évidence la nécessité d'affaiblir par tous les moyens, les principaux Etats capitalistes, dont la chute aurait certainement accéléré le cours de la révolution

mondiale. Appuyer les peuples opprimés revenait, pour lui, à déterminer des mouvements de révolte bourgeoise dont auraient pu profiter les ouvriers. Tout cela aurait été parfait à une condition ; que la situation d'ensemble du capitalisme, l'époque de l'impérialisme, permit encore des guerres nationales progressives, des luttes communes de la bourgeoisie et du prolétariat. Quand au deuxième aspect du problème soulevé par Lénine, le droit d'auto-détermination des peuples, la révolution russe a prouvé que si la révolution prolétarienne ne coïncide pas avec sa proclamation il ne représente qu'un moyen de canalisation de l'effervescence révolutionnaire, une arme de la répression que tous les impérialismes surent manier en 1919, depuis Wilson jusqu'aux représentants de l'impérialisme français, italien, anglais.

Pour explorer sérieusement le problème des minorités nationales — aujourd'hui si actuel en Europe — nous serons obligés d'ouvrir une parenthèse théorique.

Pour des marxistes il n'existe vraiment aucun critère suffisant pour indiquer où commence et où finit une « nation », un « peuple » et le « droit » des minorités nationales à s'ériger en nations. L'historien bourgeois Renan affirme pompeusement que « l'existence d'une nation est un plébiscite de tous les jours » et en cela d'ailleurs il ne fait que plagier le « Contrat social » de J.-J. Rousseau. Ni au point de vue de la race, ni à celui de l'histoire, les mixtures que représentent les Etats bourgeois nationaux ou les groupes nationaux ne se justifient. Deux faits seulement animent les bavardages académiques sur le « nationalisme » : la langue et le territoire commun et ces deux éléments ont varié continuellement au travers des guerres, des conquêtes.

En somme, le fil d'Ariane qui doit nous guider dans ce dédale de formules confuses et couramment répandues par la bourgeoisie, nous paraît consister dans le critère suivant : l'époque des révolutions bourgeoises est l'époque de la « nation » parce que la classe qui accède au pouvoir doit se donner une armature sociale qui